

TITANE

JULIA DUCOURNAU

Cinq ans après Grave, la cinéaste française recrée un univers mutant ultraviolet et glaçant. Mise en scène virtuose ou esbroufe indigeste ?

POUR



Elle n'aime pas les humains, les tue mécaniquement telle une Terminator blonde et tatouée, et ne frissonne que contre, tout contre, la carrosserie froide des voitures. Il se consume de chagrin tant il a besoin de donner son amour à un prolongement de lui-même. Rencontre entre deux désaxés qui pourrait bien engendrer une nouvelle humanité... Il y a cinq ans, Julia Ducournau s'imposait, d'emblée, avec *Grave*, son premier long métrage, où elle malaxait tranquillement les attendus du genre horrifique. *Titane*, lui, les réduit en cendres, dépassant toutes les bornes, pour une expérience où les codes et stéréotypes explosent les uns contre les autres.

Une petite fille très spéciale survit à un accident de la route grâce à un ajout métallique dans son organisme. Devenue jeune femme (Agathe Rousselle), elle danse dans un salon d'automobiles. Mais un jour, après une tuerie (scène virtuose et comique), elle se métamorphose pour échapper à la police, et se réfugie dans une caserne de pompiers où un homme seul a désespérément besoin de la prendre pour quelqu'un d'autre... L'exercice de style glaçant mute alors, à son tour, grâce à un corps d'acteur réinventé : Vincent Lindon danse, ivre, comme on espère un futur. Les fesses nues en gros plan, il se pique aux stéroïdes pour rester puissant, ne pas se dissoudre dans le noir, alors qu'une drôle de vie pousse dans le ventre d'Alexia. Chaque séquence – plusieurs réclament d'avoir le cœur bien accroché – hurle sa foi dans la puissance de la mise en scène, avec une cinéaste qui ose se poser en nouveau démiurge, capable de faire fusionner des matières contraires, métal, cambouis, flammes et larmes. Avec son « couple » de Titans au genre neuf et non identifié, Julia Ducournau accouche d'un film sur le pouvoir, violemment transformiste, de l'amour.

– **Guillemette Odicino**

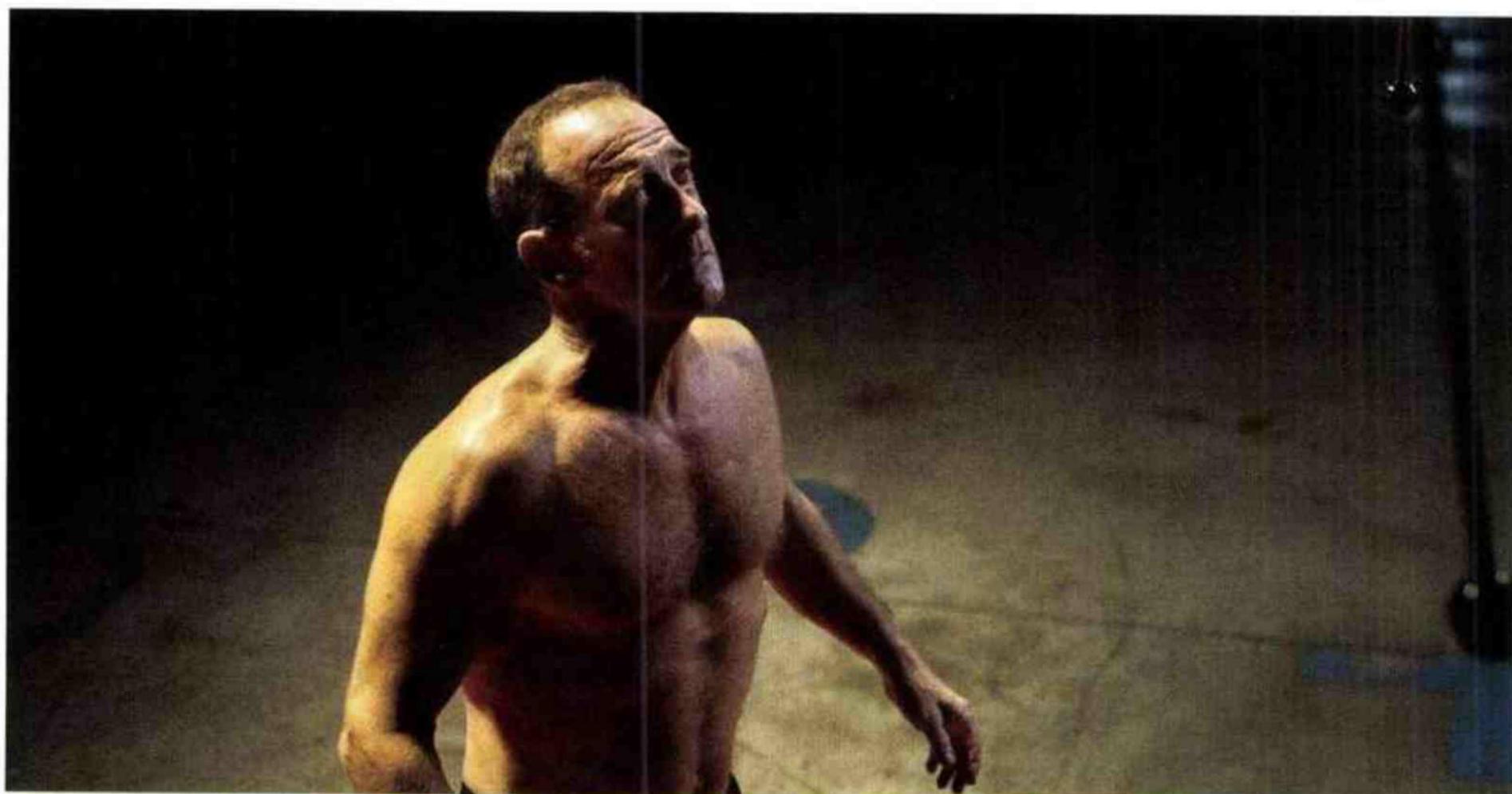


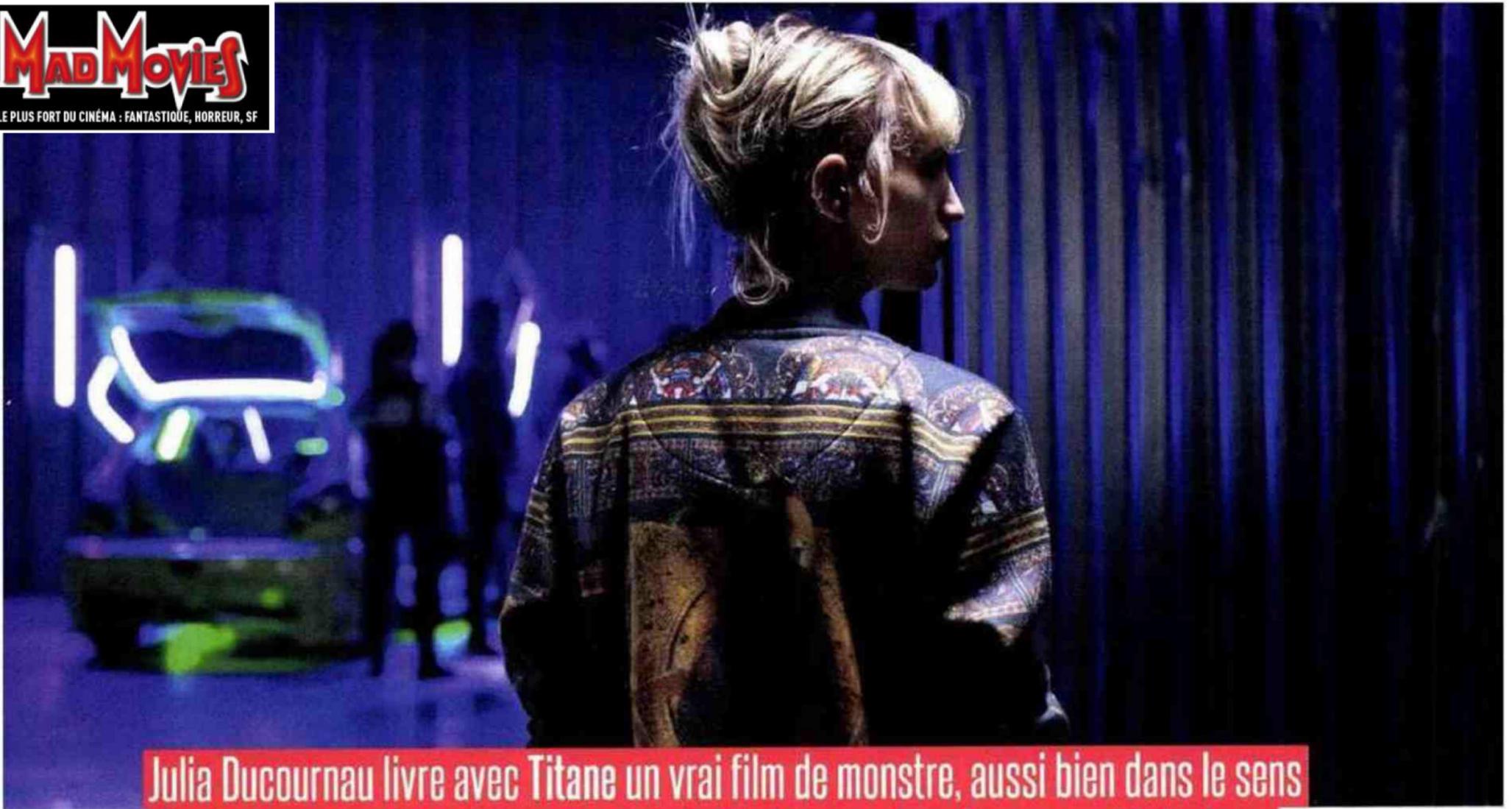
Vous avez beau avoir vu la bande-annonce, vous ne savez pas de quoi parle **Titane**. Dans son premier acte, le film vous embarque dans la direction que tout le monde pensait avoir deviné (un **Crash** à la française) pour mieux vous surprendre avec un premier virage

bien violent, en mode film de tueur en série, puis un second encore plus surprenant, quitte à vous secouer bien fort à l'arrière de la voiture. C'est d'ailleurs ce qui arrive à la jeune Alexia dans la première scène du film : à force de donner des coups de pieds dans le fauteuil de son père, la gamine provoque un accident dont elle ne sortira pas indemne : elle hérite d'une plaque en titane sur le côté du crâne et d'une impressionnante cicatrice. Des années plus tard, Alexia (Agathe Rousselle) est devenue danseuse ; elle s'exhibe dans des showrooms automobiles sous le regard bovin du public. Malgré l'aspect ingrat de ce milieu, Alexia jouit littéralement de la proximité avec les voitures sur lesquelles elle danse, puisqu'elle entretient avec les véhicules un rapport particulièrement charnel. Elle tue, aussi : elle exécute ses proies au moyen d'une tige métallique qu'elle dissimule dans ses cheveux. Mais lorsque la police se rapproche un peu trop d'elle, elle change d'identité pour prendre celle d'Adrien, un garçon disparu des années plus tôt. Elle est ainsi recueillie par le père de ce dernier, Vincent (Vincent Lindon), un capitaine de sapeurs-pompiers, qui l'emmène vivre dans la caserne qu'il dirige, persuadé qu'il a enfin retrouvé son enfant...

SOUS LA PEAU

Dans l'interview qui suit, Julia Ducournau décrit **Titane** comme un film en mue constante, qui perd peu à peu ses peaux, à l'image de la transformation que va subir Alexia. Ce n'est pas une façon de parler : la construction du long-métrage ressemble à un entonnoir qui intègre d'abord plusieurs couches de récit pour progressivement ramener l'histoire à son noyau le plus intime, dans un mouvement constrictif d'une étonnante fluidité qui se termine dans une chambre avec deux personnages. Pour autant, la cinéaste n'oublie jamais son amour de l'horreur et du fantastique au cours du processus. En la matière, le premier tiers du film est même d'une belle générosité, notamment lors d'une remuante scène de tuerie aussi drôle que gore. Planant au-dessus de ce magma narratif, il y a les multiples transformations d'Alexia, celle qu'elle s'inflige, celle qu'elle subit (et où se situe la part fantastique du long-métrage), celle qu'elle souhaiterait... Cette succession de couches abandonnées, qui consiste en autant de volte-face narratives, pourrait sembler décousue sur le papier, donner l'impression de plusieurs films en un. Il n'en est rien. Le parcours d'Alexia répond au contraire à une quête identitaire limpide : transformée suite à son accident de jeunesse en un hybride humain/métal, l'héroïne de **Titane** tente par les meurtres qu'elle commet de transfigurer ses victimes en introduisant du métal dans leur anatomie au moyen de son arme. En tuant et en livrant son corps à des véhicules, elle cherche désespérément à créer des êtres qui lui ressemblent, une





Julia Ducournau livre avec Titane un vrai film de monstre, aussi bien dans le sens « freak » cher à Tod Browning ou Tim Burton que dans le sens mythologique.

famille, pour remplacer celle, biologique, avec laquelle elle n'a jamais réussi à former de lien. Autrement dit, à se trouver une place dans un monde qui ne semble abriter aucune âme capable de se connecter à la sienne. Pas étonnant, dès lors, que sa rédemption se construise sur un mensonge. Sa rencontre avec une autre âme blessée, prête à accepter n'importe quelle once d'espoir, pour aussi artificielle qu'elle soit, va déboucher sur une relation doublement biaisée : en endossant le rôle d'Adrien, Alexia va non seulement mentir sur sa filiation biologique, mais aussi sur son identité sexuelle. Mais là où d'autres films auraient fondé leur suspense et leur éthique sur la révélation de l'imposture et la nécessité d'être honnête avec autrui et fidèle à sa nature, Julia Ducournau envoie balader la morale d'un geste à la fois rageur... et étonnamment tendre. Car la rugosité de la relation entre Alexia et Vincent (incarnés avec une puissance dingue par la débutante Agathe Rousselle et un Vincent Lindon furieusement minéral), qui se joue à la fois sur la situation qui les unit et des questionnements identitaires plus intériorisés (tous deux modifient leur corps pour passer pour ce qu'ils ne sont pas – ou plus – et nier la vérité de leur chair), débouchera in fine sur un geste d'amour littéralement déchirant.

VIS, MONSTRE, VIS

L'un des aspects les plus remarquables de **Titane** réside dans son pari de nous présenter une héroïne indéfendable dans les faits, sans jamais recouvrir ses actes d'un vernis psychologisant qui aiderait le spectateur à la « pardonner ». En cela, Julia Ducournau livre un vrai film de monstre, aussi bien dans le sens « freak » cher à Tod Browning ou Tim Burton que dans le sens mythologique. Alexia est une créature plus tout à fait humaine dont les actes répondent à sa nature, et non aux lois de la société ; une aberration frankensteinienne sans créateur qui cherche un sens à son existence, et dont la

Ci-dessus : Alexia (Agathe Rousselle) s'apprête à exécuter son numéro de danse dans un showroom automobile.

À gauche : Vincent (Vincent Lindon), capitaine de pompiers en détresse depuis la disparition de son fils.

« collision » avec un microcosme profondément genré et normé (la caserne de pompiers) débouchera sur la mise en évidence des carcans éthologiques du monde qui l'entoure et la découverte d'une détresse capable d'entrer en résonance avec la sienne. En cela, **Titane** est quasiment le jumeau négatif de **Grave**, où une héroïne tentait de suivre la tradition familiale en s'insérant dans une communauté (l'école vétérinaire) pour finalement constater que sa différence la condamnait à ne vivre qu'avec les siens. En insérant dans l'équation **Junior**, le court-métrage de Julia Ducournau qui mettait déjà en scène une Garance Marillier en pleine découverte de son corps et de ses particularités, se dessine une évolution cinématographique d'une remarquable cohérence, au sein de laquelle la cinéaste ne cesse d'interroger les mêmes concepts philosophiques, explorant les multiples façons de parler de la famille (celle dont on hérite, celle qu'on se choisit), des liens humains et des dogmes qui les contraignent, et de la façon dont notre réalité charnelle est à la fois une prison et la source de tous les possibles. Dans **Titane**, ce magma est à la fois canalisé et matérialisé par une mise en scène qui sait se montrer tour à tour classique (le plan-séquence du showroom), fouguese et intériorisée, chaque scène étant approchée avec le souci de laisser les images convoier les sentiments des personnages (la photo de Ruben Impens est superbe), et une foi totale envers les composantes les plus concrètes du genre (le travail sur les prothèses d'Olivier Afonso et son équipe est sidérant). **Titane** vient donc confirmer qu'on tient avec Julia Ducournau un oiseau rare du cinéma français, dont les prochaines mues s'annoncent d'ores et déjà passionnantes...!

2021. France/Belgique. Réalisation Julia Ducournau.
Interprétation Vincent Lindon, Agathe Rousselle, Garance Marillier...
Sortie le 14 juillet 2021 (Diaphana Distribution).

« Titane », c'est du lourd !

Quatre ans après « Grave », le nouveau thriller de Julia Ducournau ne déçoit pas.



CATHERINE BALLE

« **TITANE** » est un choc. De ceux qui secouent visuellement et émotionnellement. Sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes et en salles aujourd'hui, le film met en scène Alexia, une enfant qui, après un accident de voiture, doit vivre avec une plaque en titane dans la tête. Vingt-cinq ans plus tard, devenue danseuse, elle se produit à moitié nue dans un salon de tuning. Mais Alexia est aussi une tueuse, qui n'hésite pas à éliminer ceux qui l'agressent et même ceux qui tentent de l'aimer. Alors qu'elle est recherchée par la police, elle croise la route d'un pompier broyé par la disparition de son fils...

Violemment féministe

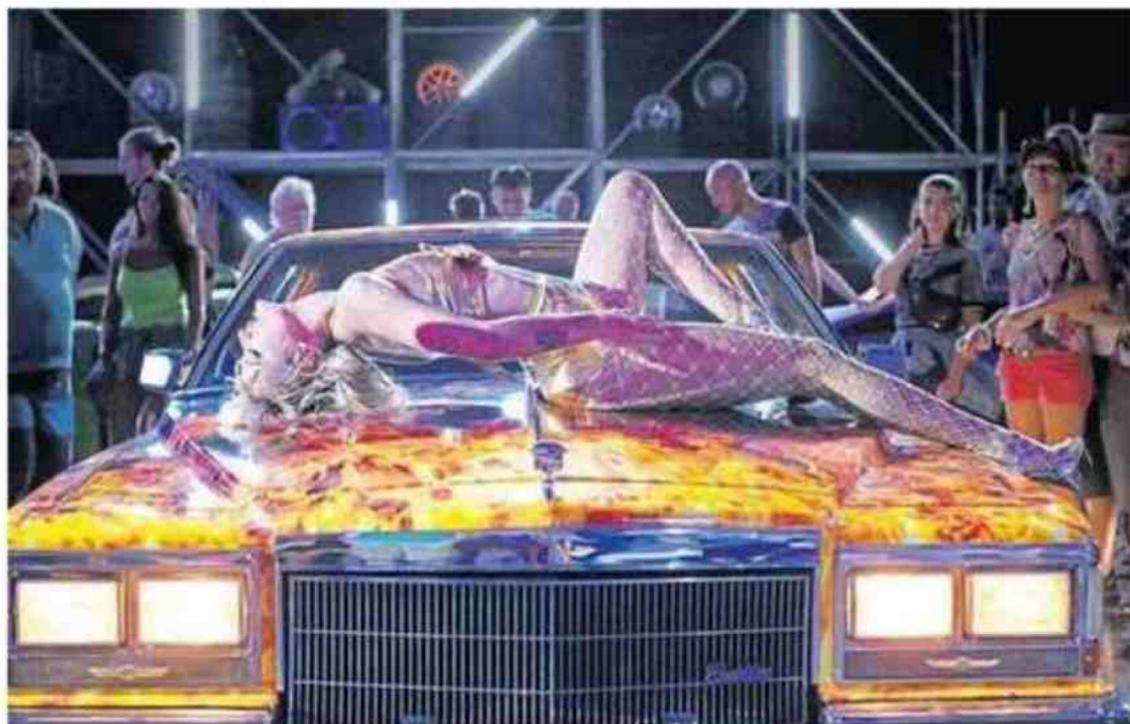
En 1 h 48, la réalisatrice Julia Ducournau éprouve son spectateur en mettant à l'image tout ce qui peut déranger au cinéma : du sang, du gore, des corps martyrisés, du sexe

cru, une laideur physique extrême... Et cette violence, la cinéaste la fait porter par une femme, l'actrice Agathe Rousselle, impressionnante. Un à un, « Titane » transgresse tous les tabous qui entourent le corps et le genre, en usant d'une mise en scène nerveuse, très belle, spectaculaire et parfois drôle.

Si « Titane » n'explique jamais l'origine du « mal », le film donne des pistes. On y ressent l'oppression de cette jeune femme face aux fantasmes et aux comportements masculins décomplexés. On devine aussi, ou on suppose, des traumatismes. violemment féministe, le long-métrage montre que les femmes ne sont pas les seules victimes de l'injonction à la virilité. Comme le prouve le personnage de Vincent Lindon, éblouissant en pompier gorgé de stéroïdes, vieillissant et pathétique.

■ « Titane », thriller français de Julia Ducournau, avec Agathe Rousselle, Vincent Lindon... 1 h 48. Interdit aux moins de 16 ans.

Aujourd'hui en france



Agathe Rousselle, impressionnante en danseuse qui n'hésite pas à tuer ceux qui l'agressent ou tentent de l'aimer.

TITANE ★★ ★

De Julia Ducournau, avec Vincent Lindon, Agathe Rousselle. 1 h 48. En compétition à Cannes mardi. Sortie mercredi.

Un pompier retrouve son fils disparu depuis dix ans. Mais ce dernier n'est pas celui qu'il prétend... Après *Grave*, Julia Ducournau signe un deuxième long métrage inclassable qui poursuit sa réflexion sur la famille (celle qu'on se choisit), l'altérité et l'émancipation. Dans ce récit captivant qui flirte avec le fantastique, elle s'inscrit comme la digne héritière de David Cronenberg en procédant à la fusion de l'organique et du mécanique, tout en orchestrant une débauche de violence cathartique agrémentée d'humour à la Tarantino. Vincent Lindon incarne le soldat du feu tourmenté avec profondeur et justesse face à la bouillonnante Agathe Rousselle, une sorte de double mystérieux de la réalisatrice. Un ovni radical et saisissant, qui entretient le trouble jusqu'au vertige. ● S.B.

TITANE

PAR JULIA DUCOURNAU

*Drame horrifique français,
avec Agathe Rousselle, Vincent
Lindon, Garance Marillier (1h48).*

★★★☆☆ Dans « Grave », qui a révélé Julia Ducournau, la chaste héroïne prénommée Justine (qui réapparaît ici) avait une sœur corruptrice du nom d'Alexia. C'est autour d'une autre Alexia, plus malfaisante, qu'évolue « Titane », où Ducournau, chantre de l'horreur transgenre, se radicalise. Elle prend le postulat de « Crash » de David Cronenberg – la fusion sexuelle entre l'humain et l'automobile –, crée une tueuse en série mécanique (l'inconnue Agathe Rousselle) qui en dérangerait plus d'un(e) et la regarde muter face à un soldat du feu sur le retour (Vincent Lindon), détruit par la disparition de son fils dix ans auparavant. De l'humour de « Grave », il reste les cendres. « Titane » est le cantique de deux âmes mortes réfugiées dans une caserne de pompiers pour fuir un monde qui ressemble à un clip de Snoop Dogg signé Bernard de La Villardière. Et l'affirmation d'une cinéaste qui vomit le tiède et croit, au-delà de la raison, aux puissances du cinéma.

NICOLAS SCHALLER

« Titane » : sexe, mort et carrosserie

La réalisatrice de « Grave » confirme avec ce second long-métrage ses goûts hors norme. Un choc.

ÉRIC NEUHOFF eneuhoff@lefigaro.fr
ENVOYÉ SPÉCIAL À CANNES

EN COMPÉTITION Aucune information à ce sujet, mais il y a fort à parier que, enfant, Julia Ducournau préférait *Crash* et *Rosemary's Baby* à Jacques Demy. Dans la cour de récréation, elle devait se sentir bien seule. Elle devinait que plus tard, au lieu de vouloir épouser Jacques Perrin, elle rêverait de cannibalisme et que ce rêve s'accomplirait dans *Grave*.

La voici qui passe la vitesse supérieure. Sur la banquette arrière, il y a une petite fille qui horripile son père en imitant le bruit d'un moteur. Étant donné qu'au volant on découvre Bertrand Bonello, on ne s'étonne guère que la scène se termine par un accident sur la rocade de Marseille. Bilan : les médecins greffent une plaque de titane dans le crâne de la gamine. Les séquelles ne se font pas attendre. Elle embrasse la vitre d'une voiture garée devant l'hôpital.

Huile de vidange

Vingt ans plus tard, les choses ne se sont pas arrangées. Sur sa tempe, sa cicatrice ressemble au relief de la lune. Au générique, la caméra plonge langoureusement dans les entrailles des véhicules flambant neuf, s'attarde sur les soupapes, glisse sur les pistons, tout cela d'un étrange érotisme mécanique.

Alexia danse devant les modèles exposés, ondule en bas résille sur le capot d'une Cadillac tunée, à la carrosserie peinte aux couleurs d'un incendie. Ses admirateurs lui demandent des autographes. La demoiselle tatouée plante une baguette japonaise dans l'oreille d'un importun. Dans la région, ses victimes sont nombreuses. Son portrait-robot orne les affiches. Il est temps de changer de tête. Elle se coiffe à l'iroquoise, se fracasse le nez sur un lavabo. Inspiré par une grande idée, un capitaine de pompiers visiblement perturbé la prend pour son fils disparu des années auparavant. Vincent Lindon, bodybuildé comme un Chippendale sous stéroïdes, les cheveux ras, ne va

pas bien. Il se voile la face, présente la créature muette à ses troupes éberluées.

Dans sa chambre, la demoiselle s'entoure le torse de rubans élastiques. Son ventre grossit. Parfois il s'en échappe de l'huile de vidange. Une échographie serait la bienvenue. Il ne fallait peut-être pas faire l'amour avec cette Cadillac vintage qui bondissait sur ses amortisseurs en extase. Cette rencontre improbable intrigue, dérange. Des sentiments intenses naissent dans ces odeurs de sang et de cambouis.

Des liens se tissent quand le faux père apprend à Adrien-Alexia à faire en chantant *La Macarena* un massage cardiaque à une vieille dame. Agathe Rousselle prête ses traits étonnants à cette tueuse en série qui massacre les occupants d'une villa au luxe très méditerranéen (Tarantino, nous voilà) ou se tortille sur le toit d'un camion durant un bal du 14 Juillet. Vincent Lindon apprivoise ce monstre si humain. Son regard se noie dans les lointains, se perd dans l'infini.

Julia Ducournau dirige cette folie comme on conduit une autotamponneuse, dans des lueurs de néons à la Gaspard Noé. De justesse, elle évite de basculer dans le grotesque. C'est souvent à deux doigts. Cela s'appelle avoir de la personnalité. Elle est hors du commun. ■

Le phénomène Julia Ducournau

Découverte en 2016 à la Semaine de la critique avec une histoire cannibale, Julia Ducournau, 37 ans, la plus jeune des cinéastes en lice pour la Palme d'or avec *Titane*, est le nouveau phénomène du cinéma français.

Nathalie CHIFFLET

Et si le cinéma français avait un nouvel enfant terrible, une femme, signe des temps féministes ? Tous les regards sont tournés vers Julia Ducournau, grande jeune femme blonde, cordiale et avenante. Son arrivée dans la place avec *Grave*, un film cannibale, sensation à la Semaine de la critique au Festival de Cannes en 2016, n'était qu'un début. La voilà — logiquement — en compétition pour une Palme d'or avec son deuxième film, *Titane*, une histoire d'amour choc, avec l'acteur français Vincent Lindon, qu'on n'avait jamais vu dans un cinéma de genre aussi fort et dérangeant. Julia Ducournau a écrit pour Lindon : « Son personnage impliquait un nuancier d'émotions dont il était, à mes yeux, le seul capable : à la fois inquiétant et vulnérable, enfantin et sombre, très humain mais aussi monstrueux, notamment avec ce corps hyper impressionnant. Pour se préparer au rôle, il a fait énormément de musculation pendant un an : je voulais qu'il ressemble à un bœuf », dit la réalisatrice. « Chez Vincent il y a quelque chose de transhumain, puisqu'il utilise des stéroïdes et développe un corps impressionnant. » Lindon a du métier, derrière lui un prix d'interprétation à Cannes en 2015 pour *La Loi du marché* du

Français Stéphane Brizé. Mais *Titane* révèle surtout un nouveau visage féminin : l'actrice débutante Agathe Rousselle. « On a travaillé ensemble avec Agathe Rousselle pendant un an et demi avant de tourner. C'est une comédienne non-professionnelle et pour qu'elle se fonde dans ce rôle quasi mutique, on est parti sur des scènes d'autres films », confie Julia Ducournau. Le gore revisité par le cinéma d'auteur, et dans une romance improbable : voilà *Titane*, qu'on n' imagine pas ne pas figurer au palmarès du jury présidé par Spike Lee, tant le film est original, singulier, inspiré. Le cinéma de genre est un genre fermé, un territoire masculin, et dans ce monde-là, Julia Ducournau, 37 ans, détonne. On la situe aussi bien en héritière de Gaspar Noé pour la violence que de David Cronenberg pour la part bizarre de son cinéma. Julia Ducournau dérange, bouscule, et fait volontiers bouger les lignes : « Un de mes buts a toujours été d'amener le cinéma de genre ou des films "ovniesques" dans des festivals généralistes, pour arrêter d'ostraciser un pan de la production française ». Le cinéma mondial est curieux et intéressé par ce travail inédit d'une réalisatrice. Le maître de l'épouvante, l'Américain Night

Shyamalan, lui a confié la réalisation de deux épisodes de sa série *Servant*.



En 2017, *Grave*, le premier film (carnassier) de Julia Ducournau, avait décroché le Grand prix du jury du festival du film fantastique de Gérardmer. Photo AFP/Sébastien BOZON